JULES BRETON 1827–1906

Les lavandières

A Eug. Fromentin.

La mer vient déferler sur une plage blonde,
Où, parmi les écueils couverts de goëmon,
De sonores galets, de sable et de limon,
Les filles de la mer, se détachant sur l'onde,
Opposent, sous l'éclat d'un nuage aveuglant,
Lorsque sur le rocher le flot se brise et fume,
Les blancheurs de leur linge aux blancheurs de l'écume
Et leurs grands châles noirs au soleil ruisselant.
Ainsi que fait l'abeille aux abords de sa ruche,
Passent, passent sans cesse, avec leur large cruche,
Parmi ces tourbillons de l'onde et du soleil,
Des femmes qui, le soir, dans le rayon vermeil,
S'agrandissant, ont l'air d'antiques canéphores ;
De celles qu'on voyait aux temps de la beauté,
A l'ombre de l'Hymette, avec sérénité,
De la source sacrée emporter leurs amphores.
Les laveuses, plus bas, fourmillent au lavoir.
Comme un drapeau joyeux, s'agite le mouchoir
Et voltigent gaiment les barbes des cornettes,
Telles qu'un fol essaim d'amoureuses mouettes,
Qui, sur ces cous charmants se serait laissé choir,
Et, pour s'y maintenir, palpiterait des ailes.
Le corsage ondulé s'incline sur les eaux
Des bassins attiédis laissés par les ruisseaux
Qui courent dans la mer perdre leurs étincelles.
Les bras ne cessent point d'aller et de venir,
Plongeant et replongeant le drap qui se ballonne.
L'un frappe du battoir, l'autre tord ou savonne
Les hardes et le linge; et l'on voit se ternir
Le cristal qui blanchit et se couvre de bulles.

D’un geste magnifique on charge les paquets;
Dans le bruit sourd des flots éclatent les caquets;
Et funèbres, tenant leurs conciliabules,
Des vieilles qu’on croirait de funestes oiseaux,
Assises sur les rocs des âpres promontoires,
Le front bistré, les yeux éteints, raides et noires,
Comme l’antique Parque agitent leurs fuseaux;
Tandis qu’un peu plus loin, reposant sur sa hanche
Que presse un jupon bleu, la jeune fille penche
Sa forme au long profil sur l’outremer des eaux.

Douarnenez, 1873.